

Sain(t)es vacances !

Ami qui ouvrez ce livret, bonnes vacances ! Foin de la grisaille et de la morosité ! Ces quelques pages vous conduiront vers des loisirs joyeux et profitables, en toute liberté et gratuité. Que vous soyez à la montagne, à la campagne ou sur la plage, ne gâchez pas votre plaisir, et prenez quelques minutes pour découvrir ce que vous allez faire durant une semaine, un mois, ou toute votre vie.

Les livrets MINOR :
Une question, une réponse
... à l'école des saints !



2,00 €



SAIN(T)ES VACANCES !



Du même auteur :

Prière et vie spirituelle à l'école des saints

par le Père Max de Longchamp

Format : 11,5 x 16,5 cm ; 184 pages ; 10 €



« À l'école des saints », c'est-à-dire à l'écoute des vingt siècles de la Tradition chrétienne, ce petit livre vise la mise en place des données fondamentales de la prière et de la vie spirituelle.

Rédaction : Père Max de Longchamp

Illustration : Brunor

© Paroisse et Famille, 2^e tr. 2019

ISBN : 979-10-94621-30-1

Chez votre libraire ou sur
paroisseetfamille.com

SAIN(T)ES VACANCES !

Ami qui ouvrez ce livret, bonnes vacances ! Foin de la grisaille et de la morosité ! Ces quelques pages vous conduiront vers des loisirs joyeux et profitables, en toute liberté et gratuité. Que vous soyez à la montagne, à la campagne ou sur la plage, ne gâchez pas votre plaisir, et prenez quelques minutes pour découvrir ce que vous allez faire durant une semaine, un mois, ou toute votre vie.



I

À la campagne : hygiène mentale

Tout d'abord, durant un mois, n'ouvrez plus un journal. Il y a fort à parier que l'actualité du dernier jour de vos vacances ressemblera à s'y méprendre à celle du premier, et que de toute façon, la marche du monde ne vous aurait pas attendu. Ne laissez personne réfléchir à votre place ; prenez l'initiative et créez vous-même l'événement : durant ces mois de loisir, ne répétez rien que vous n'avez personnellement vérifié, ni que le nucléaire est un désastre, ni qu'il est une bénédiction, ni que le gouvernement a toujours tort, ni qu'il a forcément raison, ni que votre petit cousin est un génie, ni qu'il est un imbécile. Et si cela vous paraît trop simple, ouvrez le journal d'il y a un an : aucune des catastrophes annoncées ne s'est réalisée, et aucune des catastrophes qui se sont réalisées n'était annoncée. Puisque les bavards se trompent toujours, réduisez de 90% votre consommation de mots. Toute parole incomplète est un mensonge en puissance.

Ensuite, bien sûr, ne regardez ni la télévision, ni Internet, sauf pour la météo. Non seulement parce qu'ils vous intoxiquent, mais surtout pour jouir enfin des spectacles dont les écrans vous ont privé : regardez la rue et les gens, et non plus l'image de la rue et des gens. C'est incroyablement différent.

Regardez la nature, et non plus l'image de la nature : on vous a tout dit sur les dinosaures, mais avez-vous observé une grenouille sur un nénuphar ? Ne vivez donc plus par procuration, ne déléguez pas l'amour, la force et le succès à vos héros préférés ; le héros, c'est vous, la vie vaut tous les feuilletons, et il y a un épisode chaque jour. Et puis, l'actualité n'est pas à dix mille kilomètres, mais là, devant vous : pour ce qui vous concerne et pour ce que vous y pouvez, l'oiseau qui chante sous vos fenêtres est plus important que le cyclone que l'on vous montre aux antipodes. Vous ne pouvez rien à la misère de Calcutta, mais pendant que vous ne regarderez pas les informations, vous pourrez donner une minute, une heure, toute votre vie, à l'ami, au frère ou au miséreux qui est à votre porte, et qui n'intéresse aucune caméra.

Bien entendu, n'écoutez pas la radio, cela va de soi : vous savez déjà tout ; et si la guerre éclate, il y aura toujours quelqu'un pour vous prévenir.

Maintenant, profitez de tout ce temps gagné pour laisser votre automobile au garage, et vous déplacer à pied. Sans dépenser un centime, vous découvrirez hors bitume la France comme vous ne l'avez encore jamais vue : lente et majestueuse, sonore et parfumée. Retrouvez quinze siècles d'artisanat et de culture : cette maison dont aucun mur n'est aligné, mais où tout est rythme et harmonie, patine,

chatolement, reflet, empreinte ; l'église du village, fidèle et silencieuse au soleil de midi, le gloussement d'une poule, l'odeur du foin après la pluie... Découvrez que la France est immense lorsqu'elle est parcourue « à la main », et non débitée à la machine à travers les hublots de nos chères voitures climatisées. Elle ne se visite pas horizontalement, mais verticalement, dans le sens de l'épaisseur, en traversant le temps, pas les kilomètres.

Et quand vous sortirez des villes, fatiguez vos jambes, découvrez qu'un chemin est fait pour penser, autant que pour circuler, qu'un paysage demande des heures pour être apprivoisé, qu'il faut avoir soif pour boire et faim pour manger.

Si vous aimez la bicyclette, ne recherchez pas la performance : elle est faite pour flâner, et embellit la route en charmant de ses oscillations nonchalantes l'automobiliste le plus borné. Mais refusez les abominables VTT qui transforment ce gracieux voilier en char d'assaut, pourchassant le promeneur pacifique sur le plus infime sentier forestier.

Si maintenant vous allez à la pêche, par pitié, ne vous embarrassez pas de ces matériels de pirate qui alimentent les fantasmes citadins : moulinets informatisés, bouchons électroniques et autres leurres fluorescents relèvent d'une mentalité de tueurs, fiers de ne laisser aucune chance aux

derniers goujons de nos rivières. Si vraiment vous avez faim, allez chez le poissonnier, mais pour le reste, que votre combat soit loyal ; obligez-vous à des appâts sincères : asticot pure viande et non teinté, ver de fumier, sauterelle. Et puis remettez à l'eau vos innocentes victimes : vous savez maintenant que c'est vous le plus malin, et il est si plaisant de voir un animal regagner sa liberté.

Si vous êtes bricoleur ou jardinier, bannissez les moteurs. Vos voisins apprécieront, et le résultat vous devra tout. Sentez vos muscles, permettez à la matière de vous résister : elle vous apprendra la vie et vous dormirez mieux ce soir. Cultivez, n'exploitez pas. Vous avez onze mois pour produire ; réservez le douzième pour créer.

Faut-il prendre des photos pour garder d'aussi merveilleux souvenirs ? Si vous n'êtes pas un artiste (ce qui reste assez probable), non. Seul l'artiste fixe l'éternité, l'amateur ne fait qu'arrêter la vie. Tout au plus, photographiez les choses, mais pas les gens ; leur âme est trop fragile. Il est d'ailleurs vraisemblable que vous ne passerez pas dix minutes dans l'année à regarder vos photos de vacances, et qu'elles serviront essentiellement à épater vos collègues de bureau qui, franchement, n'en ont pas grand chose à faire.



C'est qu'en effet la rentrée va bientôt arriver. Et pourquoi ne pas rester en vacances toute l'année ? Rien d'aussi simple pourtant : tout est là, baigné d'air pur, de silence et de lumière. Vers quoi vous précipitez-vous au dernier soir du dernier jour, infortunés citadins que les villageois étonnés verront passer comme des fusées devant leur porte ? Reviendrez-vous l'an prochain, avec une voiture encore plus puissante, une canne à pêche encore plus élaborée, un caméscope encore plus compliqué ? Mais il faut bien faire marcher la machine ! me répondez-vous en chœur. « Il faut bien ? » Pas évident. Le Bon Dieu nous a créés dans un merveilleux jardin, avec pour seule consigne d'en jouir, mais d'en jouir vraiment : « Tout cela est pour toi, cultive, donne un nom ! », nous dit Dieu dans la Genèse. Le progrès est de voir de mieux en mieux ce qui est, non de courir de plus en plus vite vers ce qui ne sera jamais, et qui nous fera donc courir encore un peu plus vite l'année prochaine.

Anarchiste, le curé fossile croisé durant les vacances ? Pire ! Inconditionnel du droit à exister autrement que comme fantôme, organe-témoin d'une ère géologique caractérisée par la liberté de penser, et de penser que la fameuse machine n'existe pas vraiment. Et qu'il fait bon vivre à la campagne !



II À la mer : hygiène morale

Si vous prenez vos vacances au bord de la mer, vous n'y serez probablement pas tout seul ! Entre mer et soleil, il y aura tous ces gens en tas, que ce soit sur la plage, dans les rues ou dans des châteaux que l'on voudrait pouvoir visiter entre personnes bien élevées...

La masse, ce peut être la vulgarité : papiers gras, sonos beuglantes, odeurs de merguez. La côte d'Azur transformée en côte de porc. On aimerait se réserver un petit enclos bien propre à l'abri des païens.

Et pourquoi ne pas aimer les gens ? La masse nous dit des choses massives : tout le monde ne met pas une cravate, ne mange pas avec une fourchette et ne se passionne pas pour les chefs-d'œuvre de l'art précolombien. Et alors ? Le Bon Dieu aurait-il créé par erreur la grosse dame qui me pollue la vue du Mont Saint-Michel en léchant son cornet de glace ? Remettons les choses à l'endroit : le Mont Saint-Michel a été fait pour elle aussi, et un jour viendra où il nous regardera au lieu de nous opposer, un jour où notre regard purifié ne séparera plus ce que Dieu a uni.



Je n'aime pas le coca-cola avec les frites. Il se trouve que le Bon Dieu aime cela autant qu'un dîner aux chandelles chez Troisgros. Moi, je n'y arrive pas. Lui, si. Alors, laissons-le aimer, en lui demandant d'être capables d'aimer à notre tour.

Donc, le Parthénon et La Courneuve, c'est pareil ? Non, c'est très différent. Il est beaucoup plus difficile d'aimer La Courneuve. Raison de plus pour admirer ceux qui sont obligés d'y vivre. Leur présence à mes côtés est un honneur qu'il me faut mériter.

Sur la plage, le spectacle sera repoussant. Il est très rare que les gens soient beaux, c'est le fond du problème. Entre leur laideur et la mienne, tous les artifices devront rester au vestiaire. Plus de cravate du tout : la vérité se montre ici toute nue. Certains s'en vantent, et risquent des tenues qui vont jusqu'au bout de leur sincérité. Impossible de les éviter. On peut tenter de prendre la fuite, de tricher en arrivant très tôt, ou très tard, ou de se réserver les jours de pluie pour faire trempette... Rien à faire : sauf à prendre une bronchite, il faudra bien que j'affronte la réalité de l'humaine misère. Occasion d'aller très loin dans l'amour du prochain, de le respecter désarmé, et d'abord en me respectant moi-même. Très difficile !

Et la plage en famille ! On voudrait éviter cela aux siens ! Hélas, il n'est plus temps d'y penser au 1^{er} juillet. C'est là que l'on va voir si j'ai su éduquer mes enfants. Que vont-ils faire tout l'après-midi sur le sable ? Se détendre ou paresser ? Jouer ou chahuter ? Savent-ils qu'il est juste de faire une bonne sieste sous un parasol quand on est en vacances, mais qu'il n'est d'aucun profit d'y traîner une demi-journée à la recherche d'une vague occupation parce que le sable est chaud et que la voisine est jolie ?

Ne rien faire n'est pas facile. Il faut pour cela accepter d'être inutile durant un mois, ou du moins de s'en apercevoir durant un mois. Excellente cure d'humilité. Ne rien faire n'est pas faire n'importe quoi, laisser flotter sa volonté, laisser dériver ses envies, suivre la pente... mais s'imposer de ne faire rien. C'est remonter à ce qui est, en amont de ce qui passe, et à partir de là nos nerfs retrouveront les rythmes fondamentaux du sommeil, de l'appétit, du chaud, du froid, du soleil et de la pluie. Ne faire rien, c'est sentir que l'on n'est propriétaire ni de son corps, ni de son âme, qu'ils ont leurs exigences, leurs cadences, leurs fragilités.

Alors on sera prêt à faire quelque chose, et non plus à faire semblant de faire quelque chose. Le sport, la marche, la nage, deviennent ici façon de

se sentir, de s'aimer soi-même, ce qui est le début de l'amour du prochain. Un bon repas devient un art de vivre. Une randonnée devient une collection de cadeaux, faits à mes yeux, à mes narines, à mes oreilles...

Refusons la compétition : en vacances, ne cherchons pas à être meilleur que les autres, mais à vivre le meilleur de nous-mêmes. Et en dehors des vacances, faisons comme en vacances !



III

À la montagne : hygiène spirituelle

Les vacances à la montagne seront réservées aux courageux. La montagne, ça monte toujours et ça ne descend jamais. Il y fait froid, la bicyclette y est impraticable, et la marche à pied vous y fait désirer la rentrée et l'ascenseur du bureau comme une bénédiction.

Mais la montagne élève l'âme : alors nous élèverons la nôtre en fuyant cette fois-ci la foule dans une volonté délibérée d'être seul. Nous emporterons notre pique-nique pour jouir des charmes de la création en contemplant le paysage, et de ceux de la rédemption en visitant l'humble église du village.

S'arrêter devant un paysage, un vrai, avec un clocher dans le lointain. Non pas voir, mais regarder. Il faut avoir un peu souffert pour cela, perdu quelques illusions, marché quelques heures en silence. La solitude alors rapproche : tout prend maintenant une étonnante densité. La montagne ne m'a pas attendu pour être, et elle m'offre aujourd'hui son bonheur d'exister. Je m'aperçois de la petitesse de mes problèmes, de mes craintes, de mes calculs, de mes rancunes : tout cela ne concerne que les derniers millimètres de ce que je suis, la surface de moi-même agitée par le vent de la ville. Et réconcilié avec moi-même, je m'aperçois que l'autre est un

ami. Qu'il soit ailleurs n'est plus qu'un détail : c'est son image qui s'est évanouie, tandis qu'il m'est présent par l'intérieur, dans sa vérité fraternelle. Je me sens subitement incapable de ne pas l'aimer.

Un foisonnement de vie s'impose, souligné çà et là par le cri d'un oiseau, la caresse de la brise ou le clapotis du ruisseau au détour du chemin. Un mauvais rêve s'achève : je viens de faire semblant de vivre durant onze mois, mon agenda bourré de rendez-vous avec des fantômes. Le grillon qui grillonne fait son travail et vit ; je dois m'avouer que je ne faisais pas le mien en étant toujours ailleurs, toujours trop tôt, toujours trop tard, équilibriste du déséquilibre, papillon affolé par la lampe, épuisé avant d'avoir commencé. La foule isole, la solitude unit. Je croyais faire du bien, mais je ne livrais que des caisses vides. Le bien attire et se diffuse, et ne me demande que d'être bon de sa bonté.

Mais on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche ! J'ai bien mérité de m'asseoir pour déguster l'excellent fromage fermier acheté en contrebande sur le bord de la route, puisque la commission de Bruxelles interdit à la vente tout ce qui ne sort pas d'un autoclave. Je rends grâce (à 45%, meuh oui !) à la vache capable d'un tel parfum. Encore une qui fait bien son travail ! Elle me fait mesurer l'abîme qui sépare deux civilisations, ou plutôt une civilisation et son contraire : l'amitié de l'homme et

de la nature lorsque le produit fini respecte l'un et l'autre, leur hostilité quand une boîte de camembert n'est plus que le résultat théorique de règlements qui voudraient nous faire croire que le monde est méchant. À force de méfiance, le camembert parfait sera bientôt l'absence de camembert, si bien que la commission européenne parfaite sera sans doute l'absence de commission européenne !

Mais pas de politique en vacances ! Le chemin s'est déroulé au fil de mes pensées, et me voici déjà à l'entrée du village aperçu dans le lointain. L'église est là, endormie au soleil, l'arc de son porche dessinant une tache noire dans la lumière brûlante. Le seuil à peine franchi, une fraîcheur bienfaisante accueille le marcheur fatigué. Il doit ici prendre son temps, laisser la pénombre apprivoiser son œil, et régler ses pensées au rythme des choses éternelles. Quelques stalles branlantes et un lutrin poussiéreux m'apprennent que quelques moines habitaient en ces murs. Huit siècles d'histoire sortent peu à peu de la nuit. Émergeant d'une fresque craquelée, le Moyen Âge me regarde de ses grands yeux, fouillant mon âme jusqu'au dernier recoin. On était chrétien comme on était homme à l'époque, droit devant soi, d'une violence d'enfant, totale et sans rancune. Des dégâts ont eu lieu un peu plus tard : sculptures mutilées et traces d'incendie laissent penser que l'on s'est battu ici, au nom de Dieu, comme toujours.

Et puis l'on a reconstruit : non plus la foi massive des origines, mais l'élégance du Grand siècle, soucieuse d'être comprise, ouvrant des fenêtres, éclairant les autels, un peu bavarde à force de symboles. De nouvelles catastrophes ont bien failli tout démolir : au nom de l'homme et de ses Lumières, la moitié de l'église a tout simplement disparu voici deux cents ans, dont je retrouverai les pierres dans la maison voisine. Sacrilège inconscient sans doute, qui montre simplement l'aveuglement dont nous sommes tous capables. Et puis l'on a encore une fois reconstruit. Le siècle dernier témoigne d'une grande application, mais d'une petite inspiration : son faux Moyen Âge montre que l'âme n'y était plus, et que désormais l'on serait chrétien par devoir plus que par amour, parce que le paganisme fait quand même trop de dégâts. Je m'en veux d'une pensée aussi sévère, mais enfin, ce crucifix larmoyant, ces molles statues de plâtre qui n'osent me regarder me rendent un peu honteux. Cette fois-ci, je crains qu'il n'y ait plus grand chose à défendre le jour où l'on voudra se battre.

Tout cela est-il mort ? Je sens un village orphelin, déserté par le prêtre. Au cœur du sanctuaire, un cierge vacillant, un balais oublié, quelques fleurs fanées me font deviner la vieille femme qui veille auprès de Dieu comme on veille un mourant. Sa fidélité m'assure que la mèche fume encore, mais est-ce suffisant pour ranimer la flamme ?

Je veux rester encore un peu. Rien n'a vraiment d'importance quand on a vécu. Je dormirai ce soir avec moins d'illusions et plus de certitudes. Je n'aurai rien fait aujourd'hui, tout m'aura été donné. Les vacances sont dangereuses : le seul mois efficace de l'année.

Dans une semaine, la rentrée. Je me connais assez pour savoir que mes graves pensées ne résisteront pas à trois jours de bureau, et que je redeviendrai bien vite le requin qui doit tuer pour ne pas être tué. Alors ? Tout laisser là, m'arrêter, me faire moine à mon tour ? Grande illusion que de vouloir changer de monde sans me changer moi-même ! Au fond, ce continent qui s'enfonce, celui de nos fromages et de nos clochers, celui de cette vieille femme qui vit dans l'évidence, à défaut de vivre dans un bureau, il n'appartient qu'à moi de l'habiter. Aucun déménagement n'est nécessaire : Dieu n'a pas changé, la montagne n'a pas changé, le lait des vaches n'a pas changé ; c'est moi qui déclare à longueur d'année que Dieu ne sert à rien, que la montagne doit être rentabilisée et que la vache est folle ! Tant que mon ambition sera d'avoir la première place dans cet enfer, pour moi ou pour mes enfants, la vieille dame de l'église sera seule pour entretenir l'espérance et m'offrir une fois par an un peu de vérité.

